

MÉTIER DISPARUS

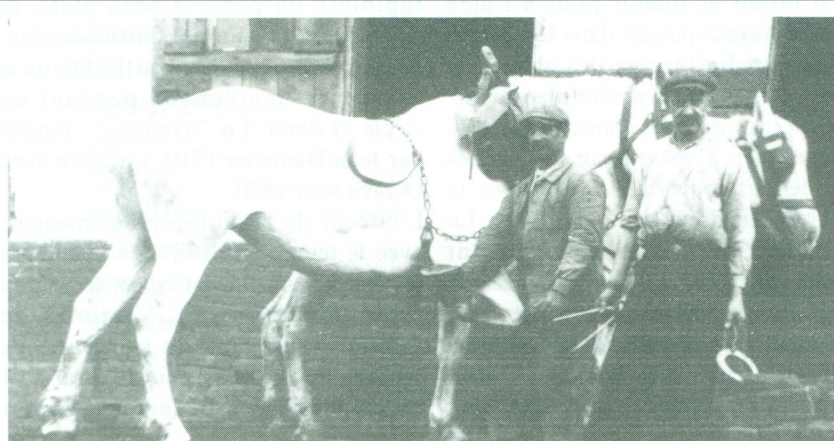
Cette étude porte sur les 23 villages que comptait le canton de Villers-Bocage au XIX^{ème} siècle. Les recensements de population de 1836 et de 1881 constituent les principales sources d'informations. Au siècle dernier, l'éventail des professions exercées dans les villages est très large. La communauté rurale vit en autarcie, on trouve presque tout sur place, du barbier au cordonnier, en passant par la couturière. Les activités textiles supplantent même les activités agricoles. Ainsi à Flesselles en 1836, 60,5% de la population se consacrent au filage ou au tissage de la laine, du coton, du lin, du chanvre ou de la soie. Bon nombre de ces métiers sont des gagne-misère. Pour vivre, ou plutôt survivre, le campagnard cumule les tâches en exerçant des activités saisonnières d'appoint. A Fréchencourt en 1827, Jean-Baptiste Sylvain Lengelle exerce les professions de "navetier, tourbier, sayetteur, raccommodeur d'horloges et de montres, de fusils et de pistolets, de parapluies, tisseur de coton, acheteur et brocanteur de vieilles statues de saints"!

LE MARECHAL-FERRANT

Dans les villages d'autrefois, on confondait indistinctement "forgeron" et "maréchal-ferrant", dans la mesure où le même artisan assurait aussi bien les travaux de forge que le ferrage des chevaux. Il fabriquait les outils aratoires et les réparait. Dans un coin obscur de la forge, attendait toujours la foule des estropiés, bêtes émoussées, crocs édentés, pioches démanchées, chaînes brisées ; sans oublier les seaux troués ou les socs de charrue à rebattre et retremper.

Ce personnage qui sut apprivoiser le feu, dompter le fer et le façonner à sa guise, fut craint et admiré des autres villageois. Son travail et sa robustesse forçaient la considération du commun des mortels. De plus il soignait les coliques des chevaux et arrachait les chicots des paysans à l'occasion. La maréchalerie était aussi un lieu de rencontre et de convivialité où l'on attendait son tour parfois longtemps. Aussi certaines forges se doublaient-elles d'une salle de café. La forge

Qui se souvient des écoucheurs, blatiers, manneliers, chauffourniers et autres naqueteuses ? Ces petits métiers oubliés ont disparu dans nos villages après le premier conflit mondial, balayés par l'évolution des activités économiques et du mode de vie. A travers ce premier article d'une série consacrée aux métiers anciens, Christian Manable, "explorateur du passé" du canton de Villers-Bocage, nous présente le maréchal-ferrant, le charron et une foule de petits métiers méconnus.



Fernand Gosselin, maréchal-ferrant à Rubempré, et Louis Lenglet dir Boulotte (vers 1935).

s'ouvrait avec le jour et un va-et-vient continu de clients se poursuivait jusqu'à la tombée de la nuit.

Le premier geste de la journée du maréchal était d'endosser ses bleus de travail qu'il protégeait, manches retroussées sous un épais tablier de cuir cousu par le bourrelier. Cette cuirasse le garantissait des ruades et des éclaboussures d'étincelles. Puis il allumait la forge. Une poignée de vieux chiffons, de paille ou de papier faisait l'affaire. Il tirait le soufflet et les braises rougeoyaient rapidement en crépitant. Il chargeait le fourneau de bois ou d'une pelletée de charbon.

Sa principale besogne était le ferrage des chevaux, une opération compliquée et dangereuse. En 1836, dans le canton de Villers-Bocage peuplé de 16299 habitants, le travail ne manquait pas pour les 55 maréchaux-ferrants recensés (voir tableau n° 1) puisqu'il fallait s'occuper de 1535 chevaux et juments, soit un équidé pour environ onze habitants (voir tableau n° 2). Le plus difficile consistait à ferrer les pieds de devant qu'il fallait maintenir pliés à l'aide d'une courroie passée dans le crochet du collier. Le ferrage des sabots de derrière était relativement plus facile. Quelqu'un s'accôtait contre la fesse de la bête, bien d'aplomb sur ses jambes écartées, et soulevait le pied avec la courroie enroulée sur ses mains. Le maréchal travaillait constamment courbé, sa "*boîte à ferrer*" à portée de main. La simple longe attachée à un anneau du mur ne suffisait pas toujours à immobiliser un cheval. On le maîtrisait alors avec le serre-nez, long bâton terminé par une boucle de corde

que l'on vrillait dès que l'animal renâclait. Si une rosse se montrait trop récalcitrante, on la poussait dans une sorte de cage fabriquée à cet effet par le charron. Quand le fer était bien rouge, le maréchal le présentait sur le sabot, alors une épaisse odeur âcre de corne brûlée emplissait la forge. Trois coups puissants où le disciple de Vulcain mettait toute sa force, suivis de deux ou trois coups plus légers où le marteau semblait rebondir sur l'enclume assuraient la fixation du fer. Il plantait de longs clous à tête et terminait par un vigoureux limage avant de libérer le cheval. Le ferrage d'un pied nécessitait une vingtaine de minutes. On ferrait en principe les pieds deux à deux pour ne pas déséquilibrer la marche du cheval. Souvent on changeait les quatre fers à la fois. Le maréchal regardait toujours s'éloigner l'animal qu'il venait de ferrer, comme pour se convaincre, en suivant sa marche régulière, qu'il n'avait point salopé l'ouvrage.

Pour torturer le métal, le maréchal-ferrant utilisait l'enclume, la mailloche, l'étampe, le ferretier, la lopinière ou pince à becs plats, la refouleuse et l'énorme soufflet de cuir. A Fréchencourt, la famille Diette a fourni des maréchaux pendant un siècle et demi. La "*dynastie*", fondée par Jean Diette en 1719, s'achève avec Octave vers 1870.

L'effectif de la profession s'amenuise avec le temps ; en 1881, on dénombre 42 maréchaux-ferrants dans le canton (voir tableau n° 3). Victimes de l'exode rural puis du tracteur, ces artisans du fer et du feu disparaissent au lendemain de la seconde guerre mondiale.

TABLEAU N° 1 : nombre de maréchaux-ferrants par village
Source : recensement de 1836
Total cantonal : 55

0	1	2	3	4	5
ADENCOURT	BAVELINCOURT BEAUCOURT/HALLUE BERTANGLES CARDONNETTE COISY MONTONVILLERS PIERREGOT St-GRATIEN	BÉHENCOURT MIRVAUX MONTIGNY/HALLUE	CONTAY FRECHENCOURT PONT-NOYELLE RUBEMPRÉ St-VAST-EN-CHAUSSÉE	FLESSELLES MOLLIENS-AU-BOIS QUERRIEU VAUX-EN-AMIÉNOIS	RAINNEVILLE VILLERS-BOCAGE

TABLEAU N° 2 : cheptel des chevaux et juments par commune
Source : statistiques agricole de 1836

COMMUNES	NOMBRES	COMMUNES	NOMBRES
BAVELINCOURT	30	MONTONVILLERS	20
BEAUCOURT/HALLUE	47	PIERREGOT	45
BÉHENCOURT	52	PONT-NOYELLE	70
BERTANGLES	60	QUERRIEU	78
CARDONNETTE	55	RAINNEVILLE	90
COISY	55	RUBEMPRÉ	95
CONTAY	80	SAINT-GRATIEN	50
FLESSELLES	145	St-VAST-EN-CHAUSSÉE	118
FRÉCHENCOURT	38	VADENCOURT	24
MIRVAUX	36	VAUX-EN-AMIÉNOIS	102
MOLLIENS-AU-BOIS	45	VILLERS-BOCAGE	162
MONTIGNY/HALLUE	38		
TOTAL GÉNÉRAL			1 535

TABLEAU N° 3 : nombre de maréchaux-ferrants par village**Source : recensement de 1881****Total cantonal : 42**

0	1	2	3	4	5	6
BAVELINCOURT BERTANGLES MONTONVILLERS VADENCOURT	BÉHENCOURT CARDONNETTE COISY FRÉCHENCOURT MONTIGNY/HALLUE PIERREGOT PONT-NOYELLE St-GRATIEN VAUX-EN-AMIENOIS	MIRVAUX MOLLIENS-AU-BOIS St-VAST-EN-CHAUSSEE	BEAUCOURT/HALLUE CONTAY RAINNEVILLE VILLERS-BOCAGE	FLESSELLES	QUERRIEU	RUBEMPRÉ

TABLEAU N° 4 : nombre de charrons par village**Source : recensements de 1836 et 1881**

COMMUNES	1836	1881	COMMUNES	NOMBRES	NOMBRE
BAVELINCOURT	1	1	MONTONVILLERS	0	0
BEAUCOURT/HALLUE	1	1	PIERREGOT	2	2
BÉHENCOURT	1	2	PONT-NOYELLE	1	1
BERTANGLES	2	1	QUERRIEU	2	2
CARDONNETTE	1	0	RAINNEVILLE	4	2
COISY	2	0	RUBEMPRÉ	3	4
CONTAY	2	2	SAINT-GRATIEN	2	1
FLESSELLES	3	2	St-VAST-EN-CHAUSSEE	4	1
FRÉCHENCOURT	1	1	VADENCOURT	0	0
MIRVAUX	1	0	VAUX-EN-AMIENOIS	2	1
MOLLIENS-AU-BOIS	1	1	VILLERS-BOCAGE	6	3
MONTIGNY/HALLUE	1	0			
TOTAL GÉNÉRAL				43	28

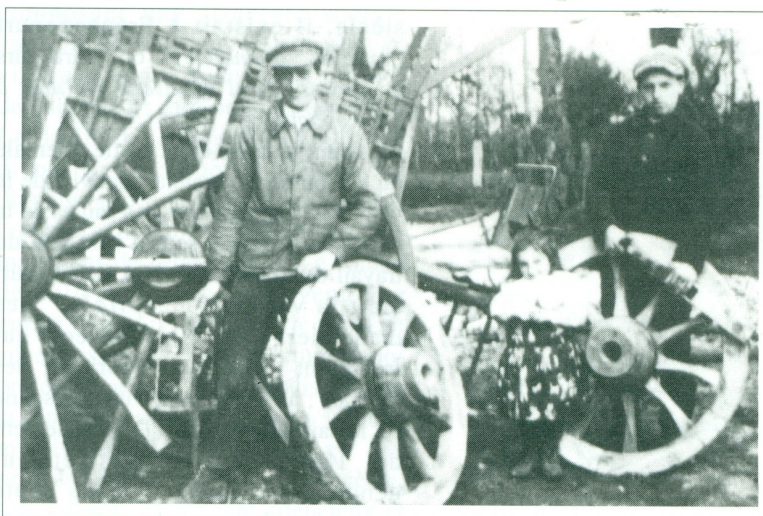
LE CHARRON

En 1836, les charrons étaient moins nombreux que les maréchaux-ferrants mais néanmoins présents dans 21 communes sur 23 (voir tableau n° 4). Le charron était indispensable à la communauté villageoise. Il construisait principalement les véhicules hippomobiles nécessaires aux charrois agricoles : chariot, charrette, tombereaux. A la fin du XIX^{ème} siècle, la profession régresse ; en 1881, six villages du canton ne possèdent plus de charron au sein de leur artisanat local.

L'opération la plus spectaculaire - le cerclage des roues - attirait la foule des grands jours. Ce travail s'effectuait en étroite collaboration avec le maréchal-ferrant, c'était l'alliance du bois et du fer. Les roues arrivaient tout droit, fraîchement façonnées, de l'atelier du charron. "Ech carron" chauffait, sur des bûches, le cercle de fer d'un diamètre légèrement inférieur à celui de la jante de bois. A l'aide de longues pinces et de crochets, le cercle rouge était appliqué sur la roue. Aussitôt, le bois s'enflammait mais, voisins, amis et même badauds, s'empressaient d'éteindre le feu à grandes volées de seaux d'eau. Par le phénomène de la dilatation des métaux, le cercle de fer se rétractait et adhérait parfaitement à la jante de bois.

Son atelier était encombré de tour à bois, de tréteaux, de tarières ainsi que de roues, de moyeux et de rayons en cours de fabrication.

La mécanisation agricole provoque la disparition du charron. Ainsi, à



M. DÉTAILLE, charron à Flesselles (vers 1925)

Fréchencourt, Odile Fournier est le dernier à exercer cette activité artisanale en 1935 dans son village.

LES GAGNE-MISERE

A côté des professions "nobles" de l'artisanat rural subsistait une foule de petits métiers aujourd'hui disparus et méconnus. Ces activités secondaires étaient pratiquées par un petit nombre de personnes.

On recense en 1836 six chiffonniers dans le canton (1 à Contay, 4 à Flesselles et 1 à Saint-Gratien). En 1881, 14 personnes font le trafic de vieux chiffons, de linges usagés, de vieux papiers et autres substances destinées à la fabrication de papier.

Dans la seconde moitié du XIX^{ème}

siècle, il existait à Fréchencourt plusieurs "*pannoteurs*" ou "attrapeurs de lapins" ("*qui devaient pulluler à cette époque*").

Plusieurs villages de la partie orientale du canton concentraient l'activité de la vannerie. Les rameaux des saules de la vallée de l'Hallue sont à l'origine du travail de l'osier. En 1836 Behencourt était la véritable "*capitale*" des manneliers avec dix villageois qui tressaient l'osier pour fabriquer des mannes ; à Bavelincourt, une personne en faisait autant. Dans le recensement de 1881, ces artisans étaient dénommés "*vanniers*", sans doute parce que leur production s'était diversifiée : aux mannes s'ajoutaient des paniers, des corbeilles, des muselières à veaux, des ruches ou "*cabières*" et des vans. La tradition demeure vivace à Béhencourt (10 vanniers) et s'est implantée à Contay (3 vanniers) et à Querrieu (1 vannier). Cet artisan rural travaillait, assis, l'osier blanc écorcé ou, pour les mannes et les paniers plus grossiers, l'osier gris non écorcé. Les écorces séchées servaient d'allume-feu. Fréchencourt a abrité 6 manneliers et vanniers entre 1840 et 1914, date à laquelle cette profession s'est éteinte.

Dans le canton de Villers-Bocage, la naqueteuse dénommait l'ouvrière qui, avec ses dents, enlevait les nœuds et les corps étrangers restés dans la laine peignée à la main. Ce terme particulier est un dérivé du verbe "naqueter" qu'on employait au XVII^{ème} siècle dans le sens de "*claquer des dents*".

Cette spécialité était, bien entendu, liée à l'importante activité textile d'autrefois dans nos campagnes.

Rarissime en 1836, le métier de ferblantier n'était pratiqué que par un seul travailleur à Bavelincourt. En 1881, l'activité s'est développée puisqu'on en dénombre alors neuf (1 à Bavelincourt, 1 à Béhencourt, 2 à Querrieu, 1 à Rainneville et 4 à Villers-Bocage). S'agissait-il de fabricant ou de commerçant ? Synonymes de progrès, les petits ustensiles domestiques en fer-blanc se répandent dans les campagnes vers le fin du siècle dernier. Le fer-blanc est du fer battu et réduit en lames trempées dans de l'étain. Le fer-blanc n'est donc pas une simple superposition de l'étain sur le fer mais comme une véritable combinaison des deux. Le ferblantier avait quelque rapport avec le chaudronnier ou l'orfèvre ; à l'exemple de ces ouvriers, il faisait prendre au fer-blanc des formes convexes, concaves ou festonnées.

L'activité de chauxfournier fut toujours exceptionnelle dans le canton : deux à Rubempré en 1836 et deux en 1881 (1 à Molliens-au-Bois et 1 à Vaux-en-Amiénois). L'ouvrier cuisait la chaux dans un grand four. La chaux entraînait dans la fabrication du mortier qui servait à maçonner les grès et les briques. Ce mortier de chaux devenait dur et résistant après avoir séché. La chaux mêlée à une bouillie d'argile constituait le fameux torchis picard. Enfin le "*lait de chaux*" servait à peindre les enduits extérieurs et intérieurs des maisons, avant la fête locale les paysans avaient l'habitude de rafraîchir la façade de leur demeure avec ce "*blanc de chaux*".

Deux mystérieuses "*repouleuses*" figurent dans les recensements de 1836, l'une à Mirvaux et l'autre à Pierregot, deux communes voisines. Dans les recensements de population ultérieurs ce métier n'apparaît plus. Il ne nous a pas été possible d'éclaircir la signification de cette profession au nom sans doute local. On peut avancer avec beaucoup de précaution une hypothèse : il s'agissait peut-être d'ouvrières qui fabriquaient du "*repous*", sorte de mortier fait de petits plâtras qui provenaient d'une vieille maçonnerie, qu'on battait et qu'on mêlait avec du tuileau ou de la brique concassée. On s'en servait pour affermir les aires des chemins et sécher le sol des lieux humides. Les lecteurs capables d'éclairer notre lanterne seront les bienvenus !

composant une structure sociale variée, s'est substitué un ensemble de villages presque uniquement peuplés de cultivateurs et d'ouvriers agricoles. Le déclin des artisans du textile, la disparition des petits métiers, la diminution des artisans-service et des commerçants sont les phénomènes marquants de cette époque. Le canton de Villers-Bocage est devenu une entité exclusivement agricole. Cet appauvrissement de la structure socio-professionnelle et cette ruralisation de la campagne sont un fait de la seconde moitié du XIX^{ème} siècle et des premières décennies du XX^{ème} siècle. Les villages deviennent silencieux et se vident des multiples bruits des métiers artisanaux. On n'y entend plus ni le marteau sur l'enclume ni la navette du métier à tisser.

EN GUISE DE CONCLUSION

(à suivre...)

Christian MANABLE.

Les recensements du XIX^{ème} indiquent une très nette diminution de la population du canton de Villers-Bocage en raison de l'exode rural. En l'espace de 60 ans (1836-1896), on enregistre une perte de 40%, la population cantonale passant de 16299 habitants à 9827 habitants. Ce phénomène de désertification rurale se poursuit jusqu'au second conflit mondial. Le secteur agricole n'est pas le grand responsable de cette dépopulation des campagnes. Au contraire la population agricole a pris, en valeur relative, une place de plus en plus grande. Aux communautés rurales où les paysans vivaient à côté des artisans et des commerçants nombreux